

Quelle posture privilégier dans la vie : l'optimisme ou le pessimisme?

Rachad Antonius et Jean-Claude Ravet

Numéro 762, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Antonius, R. & Ravet, J.-C. (2013). Quelle posture privilégier dans la vie : l'optimisme ou le pessimisme? *Relations*, (762), 36–37.



Quelle posture privilégier dans la vie : l'optimisme ou le pessimisme?

Le coût occasionnel d'une erreur faite par excès d'optimisme est préférable à celui qu'engendre le pessimisme.

RACHAD ANTONIUS

L'auteur est professeur de sociologie à l'UQAM et directeur adjoint de la Chaire de recherche en immigration, ethnicité et citoyenneté (CRIEC)

Il est de ces questions dont la réponse ne résulte pas d'une démonstration logique, mais d'un choix viscéral, qui a quelque chose d'existentiel. Ma réponse à la question posée ici est de cette nature.

L'optimisme pour moi a deux conséquences. La première est qu'il renforce la détermination d'agir pour changer les choses, même si les probabilités de succès sont minces. Je me suis inventé un principe, un jour, que j'avais formulé ainsi : la certitude de ne pas réussir n'est pas une raison suffisante pour ne pas essayer. Car la certitude de ne pas réussir vient de considérations externes à soi, et elle pourrait être non fondée. Mais le désir de changer le monde – ou du moins certaines de ses composantes, à notre échelle – résulte d'un élan profond auquel il est impératif de rester fidèle pour rester vivant. Quand on est à contre-courant des tendances dominantes et que l'on n'a aucune chance de voir ses opinions triompher, la persistance a quand même une fonction importante : celle de garder certaines perspectives vivantes, de réaffirmer certains idéaux afin qu'ils puissent s'épanouir quand les circonstances seront meilleures. L'optimisme est donc ici un choix rationnel.

LA MÉFIANCE

Mais l'optimisme a aussi une autre conséquence, qui touche à la confiance ou à la méfiance que nous adoptons envers les autres. La confiance, fondée sur un optimisme quant à la bonne foi des autres, provoque une confiance réciproque. À l'opposé, le pessimisme est fortement lié à la méfiance. Certes, il semble toujours plus rassurant de prévoir le pire pour pouvoir s'en protéger en érigeant des défenses autour de soi. Prévoir le pire est rassurant et procure un sentiment de sécurité. En apparence, c'est une attitude de prévoyance responsable et sage. Mais voilà : dans les rapports humains, il y a toujours un coût à cette prévoyance. On ne fait pas confiance aux autres, on ne se mouille pas dans des situations incertaines, on ne saisit pas certaines occasions. Et ce coût est cumulatif : petit à petit, à force de vouloir se protéger de situations potentiellement défavorables, on finit par ériger des barrières, fermer des portes et s'enfermer dans des situations prévisibles mais bloquées. Notre méfiance entraîne celle des autres. Si on appliquait une attitude de méfiance systématique dans notre quotidien, on ne s'en sortirait pas : on devrait changer de trottoir en croisant des inconnus, et passer son temps à se protéger de situations potentiellement problématiques. La vie serait insupportable. Je préfère donc faire le pari suivant : le coût cumulatif d'une attitude de méfiance est plus élevé que le coût occasionnel d'une erreur commise par excès d'optimisme.

De plus, une attitude de méfiance affecte la dynamique de l'interaction, car elle force les autres à en faire autant, à être méfiants eux aussi, en réponse à notre comportement envers eux. Ceci entraîne une spirale inflationniste des « coûts de protection », avec des conséquences bien plus graves que celles qui résultent d'une erreur faite par excès d'optimisme. Pensons aux réactions des marchés financiers à une mauvaise nouvelle : par précaution, les actionnaires se départissent vite de leurs actions, entraînant une réaction en chaîne qui nuit à tout le monde et dont tous ressortent perdants. Seule une infime partie des actionnaires peuvent en tirer des bénéfices énormes.

UN MOTEUR D'ACTION

Mais adopter dans la vie une attitude optimiste ne signifie pas être naïf ou irresponsable. Et cela n'est certainement pas une garantie de succès, et n'exclut pas que l'on puisse faire une mauvaise évaluation de certaines situations : un fédéraliste optimiste et un souverainiste optimiste ne peuvent pas avoir tous les deux raison en même temps, et l'optimisme d'au moins l'un des deux se révélera, éventuellement, non fondé. Mais l'attitude optimiste reste un moteur d'action. Surtout, elle peut amener l'autre à se départir de sa méfiance et, éventuellement, à dépasser une situation problématique. Ceci dit, dans certains cas, il convient d'être méfiant, c'est-à-dire pessimiste. Mais j'estime qu'une proportion énorme de gens le sont inutilement et davantage que la situation ne le requiert. ●



Notre monde en crise confronte chacun de nous à sa nature profonde et à ce qu'il choisit d'adopter comme attitude pour faire face à la vie. Nos auteurs débattent de la volonté et des principes qui justifient leur choix.

Le pessimisme nous renvoie à notre responsabilité: laisser faire conduit au pire, agir ouvre au possible.

JEAN-CLAUDE RAVET

« Je suis pessimiste, je n'y puis rien! » a dit un jour le philosophe Günther Anders. Je me reconnais un peu dans cette posture. Comment, en effet, ne pas l'être devant *l'impasse de la globalisation*, pour reprendre le titre d'un livre majeur de Michel Freitag (Écosociété, 2008), et la destruction croissante des conditions matérielles et symboliques de l'existence? Tout nous prépare à la catastrophe. Les puissances de l'argent, avec la maîtrise de la technique et les armes dont elles disposent pour maintenir leur mainmise sur le monde – dût-il en périr –, ne nous laissent guère le loisir de nous bercer d'optimisme. Y consentir serait, pour moi, me résigner. Abdiquer. Hausser les épaules devant l'inacceptable. Je me sentirais alors du côté des maîtres du monde, de leur valetaille et de leurs mercenaires, qui puent l'optimisme jusqu'à la nausée, passant leur temps à nous rassurer pour mieux vendre leur mode de vie autant insignifiant que néfaste. « Ne vous inquiétez pas! Nous avons la situation bien en main. » C'est comme dans cette blague où quelqu'un chute du haut d'un gratte-ciel. Rendu à quelques mètres du sol, il se réjouit: « tout va bien jusque-là, il ne manque plus qu'un étage ».

Mais ce pessimisme n'équivaut évidemment pas pour moi au cynisme ou au défaitisme. Il est le regard tremblant

devant ce qui adviendra si rien n'est fait pour contrer le cours des choses. Indissociable du sentiment de responsabilité à l'égard des autres et du profond amour du monde qui m'habite. Être vivant, habitant de la Terre, n'est-ce pas accepter d'en répondre, d'œuvrer à en faire une demeure pour le bien, le beau, le juste, la bonté et, quoi qu'il arrive, se tenir dans cette vérité éprouvée? Les ravages qui affectent des êtres humains au loin me concernent autant que les injustices et les inégalités toutes proches que l'on cherche à ériger en normes ou à masquer. « Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche; mais il dépend de nous d'y faire face », disait Péguy, ajoutant: « il dépend de nous de faire notre devoir ».

« LE DÉSESPOIR SURMONTÉ » (BERNANOS)

Cette posture qui laisse une part belle au pessimisme pourrait paraître contradictoire pour un chrétien. Comme si celui-ci devait nécessairement être optimiste puisque croyant en Dieu. Or, croire en Dieu ne devrait pas soustraire de la tragédie de l'existence, de l'exigence de choisir et d'agir: vivre pour la liberté ou dans la servitude, œuvrer pour la libération ou s'accommoder de l'état des choses. Croire, ce n'est pas s'arracher à la condition humaine. Comment cela se pourrait-il pour un chrétien, qui pose l'incarnation de Dieu au cœur de sa foi? À moins d'assimiler celle-ci à l'irresponsabilité et à la fuite du monde et d'assimiler Dieu à

un analgésique devant l'angoisse de la vie ou de la mort, à un opium, comme disait Marx. Ce peut l'être en effet, malheureusement.

La véritable question qui devrait tarauder un croyant n'est pas tant de savoir s'il y a une vie après la mort, mais s'il y a une vie avant la mort. Et d'engager sa vie pour que cela soit. Je crois avoir lu pour la première fois cette interrogation fondamentale sur un mur d'un bidonville de Santiago au Chili, durant la dictature. Les murs criaient en ces temps où la répression régnait.

L'ESSENTIEL

Le pessimisme n'est pas nécessairement opposé à la foi. Le cri de Jésus crucifié, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? », n'est pas une figure de style pour épater la galerie. Il marque un désespoir. Et dans ce désespoir, on peut percevoir l'abîme devant l'échec du projet de Dieu. La Terre est entre nos mains. Se tenir debout aux côtés de ceux qui souffrent et qui plient, de ceux qui combattent ou de ceux qui sont humiliés, en frères, en compagnons de lutte, voilà le fruit de la foi. L'issue n'est en rien certaine. L'espérance chrétienne n'a rien à voir avec l'optimisme ou la certitude béate que tout ira pour le mieux, quoi qu'il arrive. Elle n'est pas gage de tranquillité, mais d'une joie qui naît d'avoir choisi l'essentiel qui fait vivre au-delà de l'échec ou de la victoire... et de faire ce que doit. ●

L'auteur est rédacteur en chef de *Relations*